Document generated on 08/09/2025 7:17 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Vickie Gendreau, Véronique Papineau, Philippe Collard

Marie-Michèle Giguère

Number 150, Summer 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/69229ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Giguère, M.-M. (2013). Review of [Vickie Gendreau, Véronique Papineau, Philippe Collard]. *Lettres québécoises*, (150), 22–23.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par MARIE-MICHÈLE GIGUÈRE

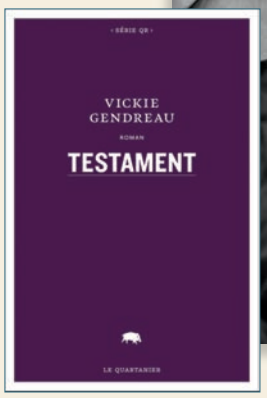
✪✪✪✪

VICKIE GENDREAU
Testament
Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2012, 166 p., 18,95 $.

Les yeux grands ouverts

Une voix littéraire devait germer là depuis longtemps, et voilà que par les ressorts étranges d'un cancer du cerveau celle-ci émerge avec une surprenante puissance dans les pages de *Testament*.

VICKIE GENDREAU



> *Les médecins me font toujours répéter, on est le 6 juin 2012, je suis un perroquet docile, c'est la fête de mon père. Les médecins m'apprennent que j'ai une tumeur en nuage au tronc cérébral. Les médecins cassent mon party. Les paillettes s'ennuagent.* (p. 19)

Vingt-trois ans. Une tumeur au cerveau, inopérable. Tel est le diagnostic que reçoit Vickie Gendreau en juin 2012. Et de ce verdict sans appel naît un premier livre, écrit dans l'urgence, à la fois testament littéraire et délire funeste dans lequel elle s'imagine ce que diront d'elle après sa mort les gens de son entourage. Les fragments de journaux intimes bien de notre temps (comme en témoignent les «. doc » des sous-titres) et les témoignages fantasmés de son entourage forment un ensemble d'une intensité émotive et littéraire saisissante.

Dans ce roman au grand souffle, pas de derniers instants sucrés ou de mots qui consolent ; pas de grands voyages sous le soleil avant la fin annoncée ni de réconciliations salvatrices. Plutôt, la vie sans concession, éclairée par la lumière trop blanche des néons d'un pavillon d'hôpital : les hommes qui ne l'ont pas aimée, la relation tendue avec le frère, les colocataires qui tapent sur les nerfs ; ce n'est pas parce que la mort rôde que le quotidien paraît plus doux.

Au fil des pages et des traitements, on découvre le corps qui souffre, enfle, refuse le sommeil ; l'arrière-goût indescriptible qui apparaît dans la bouche pendant les traitements de chimiothérapie. La souffrance est nommée : « Je suis obligée d'avaler plus de pilules, plus souvent, pour éviter d'avoir le sentiment de mourir. » Et pourtant, *Testament* n'est pas un livre où l'on s'apitoie, c'est un livre de l'honnêteté brute, même dans le fantasme.

Les douleurs à l'âme comme au corps ne rendent pas la narratrice plus indulgente envers la vie, au contraire. Elle écorche de ses mots presque tous les membres de son entourage. Il n'y a que la littérature qui a droit à des mots plus tendres. À la fois exutoire et catharsis, celle-ci s'impose comme le dernier rempart de la liberté face à un corps qui ne répond plus comme avant. Elle n'est pas un baume sur cette condamnation injuste mais un levier pour mieux se relever après les coups, pour se tenir debout, encore.

Avant le cancer

La vie n'assénait pas son premier crochet à la narratrice avec ce diagnostic monstrueux. Elle fait écrire à l'*alter ego* de Mathieu Arsenault, son mentor littéraire, cette phrase toute simple qui résume tout : « Mon amie s'est fait violer puis est devenue pute puis est morte. » Son passé de danseuse nue, elle le raconte librement, va même jusqu'à imaginer l'organisation d'une fête mémorable avec ses amis, sa mère, son frère, où elle fait la démonstration de son savoir-faire ; dans cette grande mise en scène romancée de sa fin, elle est en effet tout cela : l'amoureuse déçue, la danseuse nue, la femme violée.

On est ici à mille lieues du style trop léché de celui qui se regarde écrire, on est dans la littérature qui naît de la nécessité.

Et bien que la vie racontée ici soit toute singulière, le roman est parsemé de petits énoncés qui transcendent le particulier sans donner de leçon et parviennent souvent à atteindre quelque chose d'universel. On est ici à mille lieues du style trop léché de celui qui se regarde écrire, on est dans la littérature qui naît de la nécessité.

Les mots vrais

« Je suis cette littérature, la littérature honteuse et pleine de regrets », écrit Vickie Gendreau. Elle dit « honteuse » et pourtant cette écriture-là est si décomplexée, si libre, qu'on lui pardonne ses excès et ses béquilles. Et c'est sans doute ce qui fait de ce roman une déclaration si puissante : chaque parcelle est assumée, appuyée. Vickie Gendreau écrit comme d'autres s'expriment en vous regardant dans les yeux.

Plusieurs avant elle ont tenté la langue métissée d'anglais, inspirée de haïkus comme de textos, les mots durs, la vulgarité. Ici, cela fonctionne : une vie comme ça, un cancer à 23 ans, vivre un chagrin d'amour et savoir que c'est le dernier, c'est injuste, c'est vulgaire. Cette voix crue est portée et magnifiée par cette histoire moche, banalement cruelle. Enfin, l'histoire justifie tous ces excès du langage. Enfin, ces mots-là sonnent juste, s'élèvent au-delà des faits pour faire naître une vraie littérature.

Un roman comme un grand souffle.

VÉRONIQUE PAPINEAU

✪✪ ½

VÉRONIQUE PAPINEAU
Les bonnes personnes
Montréal, Boréal, 2012, 224 p., 22,95 $.

Peine d'amour à rebours

Des couples – officiels, clandestins, récents ou de longue date – se font et se défont dans ce roman hybride, où le questionnement amoureux côtoie les procédés narratifs de la « chick lit ».

> *Et soudain, en enlevant mon boxer et mon t-shirt, j'ai eu l'impression qu'il était trop tard, que tout ce que j'avais voulu garder intact était irrécupérable, que tous les efforts que j'avais déployés pour éviter un certain naufrage n'avaient au bout du compte servi à rien.* (p. 166)

Par un soir de tempête, une rupture amoureuse dans un restaurant, sans doute l'un de ceux que l'on réserve à sa maîtresse : Paul quitte Charlotte. C'est par cette scène, cette « tourmente sentimentale et météorologique », que débute le premier roman de Véronique Papineau, qui avait signé en 2008 un agréable recueil de nouvelles, *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)*, ainsi que le « sevrage sentimental » de Charlotte.

On découvre ensuite, à rebours, l'histoire d'amour entre Charlotte et Paul, on s'immisce dans le mariage de ce dernier pour voir venir sa fin inévitable et on suit le développement de la nouvelle relation de Charlotte qui prend une tournure inattendue. Dans ce patchwork amoureux, on observe non pas le ballet de couples qui se déchirent mais bien celui de ménages qui s'usent au quotidien, malmenés par les années, le manque d'attention ou le désir contrarié.

Résultat mi-amer

Fort d'une construction intelligente du récit et d'un ton sympathiquement grinçant, le roman se lit avec un certain plaisir, du moins avec une jolie aisance, mais ne parvient pas toujours à surpasser les clichés de la littérature dite féminine. Avec les conseils des magazines féminins, les cigarettes pour passer le stress, les conseils de l'amie en couple, l'amant occasionnel un peu rustre mais au corps d'Apollon et les rations d'alcool inhérentes au genre, *Les bonnes personnes* peine à imposer son propre univers.

Et si le roman esquisse parfois de prometteuses pistes de réflexion sur le couple, aborde quelques grandes questions — l'impact de la dépression sur la libido ou les conséquences du deuil périnatal —, il nous sert aussi une bonne dose de fatalisme, expliquant le cours des amours des uns et des autres par des forces plus grandes qu'eux : « De toute façon, les éléments font de nous ce qu'ils désirent » ou « Hasard ou destin ? Charlotte n'avait été étonnée qu'à moitié. »

Les angoisses et les travers des personnages les rendent malgré tout attachants. Ils font face à des dilemmes à la fois fondamentaux et ô combien communs. Il est tantôt intéressant, tantôt amusant de les voir se trémousser à la recherche de réponses : peut-on reprocher à un amoureux en dépression sa neurasthénie ou son côté manipulateur ? Doit-on faire un autre enfant à sa femme ou la quitter ? Doit-on succomber aux charmes de la gardienne des enfants ? Cela dit, l'histoire de Paul, présentée au *je*, sa condition d'homme mal marié, à la fois banale et touchante, a une plus grande portée émotive que celle de Charlotte, qui nous est livrée par un narrateur omniscient à la troisième personne avec un résultat plus froid.

Et je me permettrai ici un petit cliché, puisque ce roman n'en a pas peur : il y a beaucoup de bon ici, il manque juste parfois un peu de magie pour que ça marche parfaitement.

✪ ½

PHILIPPE COLLARD
Bleu comme la lune
Montréal, Leméac, 2012, 120 p., 16,95 $.

L'emprise de la lune

Dans la conjoncture toute particulière d'une lune bleue, l'introspection d'une jeune adulte en quête de repères, tant amoureux que professionnels.

En mars 1999, il y a eu une seconde pleine lune au cours du mois, une lune bleue. Dans les jours précédant cette rareté astronomique, Nadia, étudiante en architecture, doit se rendre à Québec pour un colloque où elle doit présenter une allocution dont elle n'a pas écrit une seule ligne. Habitée par une impression étrange et persistante, elle se laisse davantage guider par son instinct qu'à l'habitude, tisse rapidement des liens avec des inconnus : une jeune femme assise devant elle dans le train, une vieille dame à la bibliothèque, la serveuse du restaurant de l'hôtel.

Sans doute sous l'effet de cette seconde pleine lune — « *Once in a blue moon* », dit l'expression — et portée par une phrase de Paul Auster qu'elle se répète souvent — « Le monde est dans ma tête, ma tête est dans le monde » —, Nadia se laisse aller à la contemplation, seule à l'hôtel pour cette conférence qu'elle ne prononcera finalement pas. Son couple, sa carrière, son rapport au réel : elle remet tout en question.

Toutefois, aussi introspectif que soit le propos, la quête de cette jeune femme manque de relief, d'énergie et parfois de vraisemblance ; bref, quelque chose l'empêche de quitter les pages pour devenir plus grande que le livre et imposer son énergie romanesque.